
M A N U S C R I T

AMADOCA

de Sofia Andrukhovytch

traduit de l'ukrainien par Yuriy Zavalnyouk et Jules Audry

cote : UKR25D1375

année d'écriture de la pièce : 2020
année de traduction de la pièce : 2024



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale, et de la Chartreuse, Centre national des écritures
du spectacle ».

Les répliques de Bohdan *en italiques* sont dites en ukrainien.

Les répliques de Romane « entre guillemets » sont adressées à sa communauté virtuelle.

I. CENTRE DE RÉHABILITATION, KYIV

La photo d'une femme âgée regardant l'objectif.

ROMANE- Regarde cette photo. Reconnais-tu cette femme ? Quelle créature préhistorique.

À partir d'un certain âge, les personnes entrent toutes dans cette période où elles suscitent la même fragilité que les bébés. Regarde ses yeux. - Si tu as du mal à les distinguer c'est parce que c'est une photo argentique, j'ai dû l'agrandir, tout n'est pas visible du premier coup d'œil, il faut faire un effort - tu disais que ses yeux avaient une couleur sombre, presque marécageuse, - tu parlais avec poésie, enfin, ça t'arrivait avant que tu prennes tous ces médicaments - sur cette photo d'elle, son dernier portrait, les yeux ont pâli, la cornée a presque repris la couleur du blanc de l'œil - quand tu plisses les yeux comme ça je te retrouve. Est-ce que la couleur de tes yeux a changé ou est-ce que c'est la lumière de la salle ? C'est drôle il y a comme des reflets - à l'époque, impossible de faire des centaines de milliers de photographies, d'en effacer certaines et de ne garder que celles qu'on aime. Le résultat avait toujours quelque chose de fatal : on ne décidait pas du visage que l'on voulait laisser aux autres et on recevait, sans autre option, une des rares empreintes de soi, quelque chose d'irréparable, quelque chose de figé, de définitif. - Qui aurait pu dire qu'elle survivrait jusqu'à cette photo ?

Regarde, elle a l'air d'une petite fille - se souvient-elle seulement de qui elle est ? - elle a perdu le contrôle, elle aussi - elle riait, comme pour se moquer d'elle-même. - Tu disais qu'elle perdait la tête, qu'il y a des antécédents dans la famille, une dégradation pathologique des fonctions mentales - tu avais dit que la dernière période de sa vie était plus facile, justement parce qu'elle riait, exactement comme sur cette photo. Elle avait commencé à sourire et à oublier, elle se détendait de plus en plus, la tension accumulée depuis plusieurs décennies exhalait par ses pores. C'était peut-être la meilleure période de sa vie. L'oubli l'avait rendue assurément heureuse, et l'avait libérée d'un fardeau. On ne peut pas en dire autant de toi.

J'aime la façon dont elle regarde l'objectif. Comme si elle reconnaissait quelqu'un qu'elle attendait depuis longtemps - alors que moi j'ai failli ne pas survivre à cette attente. Cela a duré un an, et pendant tout ce temps, je n'avais plus de nouvelles de toi - le jour de ton départ tu m'avais rassurée en me disant qu'on s'écrivait et c'est vrai qu'au début nous étions en contact et puis plus rien, j'ai dû aller chercher des informations sur

internet, j'ai même découvert qu'il existait une émission de télévision pour retrouver les soldats disparus au front. - Ça a été si long, pour être honnête je ne me souviens même pas de ce qui s'est passé durant cette année. Jusqu'au jour où, à l'hôpital militaire, est arrivé un homme qui avait miraculeusement survécu à des combats à l'Est. Il n'avait absolument pas d'argent pour son traitement, son cas était désespéré. Il souffrait d'une amnésie rétrograde. Personne ne connaissait son identité. Son visage et son corps étaient tellement défigurés que les chances d'être reconnu par un membre de sa famille étaient nulles. C'est grâce à tes lèvres que je t'ai reconnu.

J'ai le sentiment de ne pas me sentir tout à fait légitime ici. Je sais tant de choses sur toi. - Et toi, plus rien de moi. Il est injuste que l'intérêt que je te porte ne soit pas réciproque.

Tu serais mieux à la maison, là-bas, tu te sentiras beaucoup plus à l'aise. Ils peuvent te fournir un lit médical, je pourrais même payer les interventions des infirmières et médecins ? Et je serais toujours là. Je te tiendrai la main, je te parlerai. Je t'écouterai.

Il y a quelque chose d'inconvenant, d'impudique même, dans la façon dont je promène mon corps chaud, plein de vie, à l'intérieur de l'hôpital. Ceux qui passent suffisamment près de moi peuvent sentir une vague de chaleur humide et un mélange d'odeurs de fleurs blanches, de sueur et de café. J'ai choisi encore un rouge à lèvres trop vif. Parfois, j'ai du mal à gérer mon impatience. Je me calme, je ralentis, mais dans la minute qui suit, je me remets à courir. Une fois dans la chambre, je reprends mon souffle. Tu as retiré tes bandages ?

Elle s'assied sur le bord de son lit.

ROMANE- Tu commences à me reconnaître. Je suis sûre d'avoir vu une ombre d'émotion là, dans tes yeux, c'était peut-être de la joie.

Elle lui montre des photos.

ROMANE- C'est notre maison de campagne à l'extérieur de Kyiv, où nous vivions ensemble. Là, c'est le grand épicéa dans la cour. Là, un tas de pommes pourries. Il n'y a pas de clôture. Juste les rosiers, les genévriers. Là, c'est la balançoire. Bientôt, on y retournera.

L'homme ne manifeste aucune réaction.

ROMANE- Je t'inonderai de détails, tapisserai de souvenirs l'espace autour de ton corps, et t'y mettrai comme dans un berceau. Et tu te souviendras. L'oubli se fissurera. J'arriverai à toucher ton tendre cerveau, ton tendre cœur. Tu te souviendras de tout.

Elle fait défiler des images sur son téléphone.

ROMANE- Parfois, j'ai l'impression de posséder des centaines, voire des milliers d'histoires personnelles. J'étudie la vie des gens, imaginant les moindres circonstances de leur vie, leur caractère, leurs particularités émotionnelles. De temps en temps, en faisant défiler mon fil d'actualité, je me surprends à vouloir créer une image de moi fantasmée et fausse : par exemple m'imaginer en un personnage extrêmement romanesque mais détendu, empathique dans ses manifestations humaines et en même temps capable de fournir une réflexion profonde sur n'importe quel sujet, d'alterner textes et photos, et de voir ce qui se passerait. Cette perspective m'enthousiasme. Au lieu de ça, je publie des photos de forêts ou de lacs, de chats mignons et d'enfants mignons, de rosée matinale sur des brins d'herbe (macrophotographie). Mais surtout, je fais défiler le fil d'actualité pendant des heures, sans même plus réfléchir.

BOHDAN- Comment tout ça a commencé ?

Elle relève son chemisier. Une ligne sinueuse apparaît, divisant le ventre de la femme en deux parties. Sa texture est ridée, un peu comme l'écorce d'un arbre.

ROMANE- Je t'ai sauvé.

L'homme est seul.

BOHDAN- *Chaque matin, l'infirmière lave soigneusement le sol de ma chambre. Je suis ce rituel avidement, affamé : comment elle plonge le balai dans le seau rectangulaire allongé, comment elle essore la serpillière, comment elle coince le balai dans un coin de la pièce pour partir de là, en stries régulières, transformant brièvement la surface terne en une surface glacée et solennelle. Le bruissement énergique de la serpillière contre le lino sombre. De grosses couches qui remplissent de plus en plus l'espace. La superposition des couches. De fines lignes laissées intactes, provoquant l'angoisse, le sentiment d'une imperfection inquiétante. J'observe comment l'humidité s'évapore, comment pâlit la*

surface et comment il ne reste pas la moindre trace de la transformation récente.

Lorsque j'arrive à traverser ma chambre, mon attention est attirée par le travail du jardinier : le blanchiment cadencé des troncs d'arbres, les mouvements rythmiques du pinceau, la grisaille à peine visible des troncs. Ou bien le ramassage des ordures, des branches et des feuilles, amassées à travers l'hiver, sous la neige et la croûte de glace. Former les tas. Les charger sur une brouette. Je ne me demande pas si cet homme me plaît, comme je ne me demande pas si les infirmières et les aides-soignantes me plaisent. Je ne pense pas à eux du tout. Je suis tout simplement calmé par leurs gestes, leurs occupations, la symétrie de leurs habitudes, les lignes brisées des rides sur leurs visages.

Je me sens toujours somnolent bien que parfaitement conscient que je viens de me réveiller, que j'émerge du limon, des profondeurs telles qu'aucun rayon de soleil ne peut les atteindre, où les bruits sont recouverts d'une épaisse couche de néant.

Ce rêve sans nom dure depuis trop longtemps, plusieurs mois, peut-être même quelques saisons.

C'est précisément cette note inachevée, et aussi, probablement, de nouveaux tranquillisants indiens qui n'ont pas encore été homologués sur le marché, mais qu'on testait depuis quelques semaines sur moi, qui ont provoqué ces rêveries nocturnes. Ce délire, à son tour, s'est transformé en une hallucination.

Je suis allongé au fond, dans l'empilement de couches de feuilles qui étaient tombées durant des années dans l'eau depuis les branches inclinées des arbres. Je suis enfoui dans la couche de feuilles la plus profonde, qui depuis bien longtemps n'avait de feuilles que le nom : c'est du limon, une masse marronâtre grasse, pâteuse comme de la maltodextrine. J'ai envie de dormir, mon corps oblong comme une torpille et à la peau comme du satin humide, est lourd et peu mobile. Mais le courant indolent gagne en force et en ténacité, alors qu'il n'y a pas assez d'assise pour planter mes nageoires dans le fond et résister au courant.

Ainsi, le courant de plus en plus puissant à chaque instant, m'entraîne dans son sillage. Je comprends en fin de compte que la meilleure chose serait de se détendre et de se confier aux mains de ce mouvement, laisser l'eau me porter, agiter ma queue de voile, cogner mes branchies contre les pierres et les racines, remplir de sable mes yeux, mes narines et ma bouche, me retourner, le ventre vers le haut comme un noyé et, comme un noyé, me faire émerger à la surface, vers les airs, où le vent lèchera

mon ventre de sa langue froide, pour me recouvrir de nouveau d'une vague encore plus grande et m'entraîner vers le tourbillon, puis me faire tourner au milieu des sacs plastiques, des seringues et des tuyaux en caoutchouc, jusqu'à obstruer mes branchies, m'empêchant ainsi de fonctionner, alors que mes lèvres noires et froides recrachent d'une manière accélérée les trombes de l'horreur.

Lorsque mon front plat et large heurte de plein fouet quelque chose de dur, je ne comprends pas tout de suite qu'il s'agit d'un cercueil, avec un cadavre à l'intérieur.

À l'évidence, il n'y a plus de place sur terre pour des cimetières, et on commence à glisser les cercueils au fond des eaux. Je me suis agglutiné de mon corps poisseux aux parois du cercueil et j'ai réussi ainsi à résister au courant rapide venu d'on ne sait où dans ce paisible ruisseau.

Désormais, je flotte sur le cercueil, comme sur un sous-marin, et j'ai même l'impression de diriger l'embarcation. À l'intérieur, il y a un corps. Et j'ai l'impression de connaître parfaitement l'identité du cadavre, et que cette connaissance est dissimulée derrière une membrane fine qui sépare la conscience.

Je sais que je dois convoier le cercueil vers un endroit sûr, là où il faut abandonner le corps pour lui rendre visite de temps en temps. Pour s'en souvenir.

Je n'arrive pas à me débarrasser d'un sentiment tenace que je viens moi-même d'une certaine manière de ce corps dissimulé dans ce cercueil. Et que désormais il est de ma responsabilité et de mon devoir de planter de nouveau ce corps dans la terre comme on plante une graine dans le potager.

Je connais parfaitement l'endroit où se trouve ce potager, ce cimetière. Je m'y suis rendu plus d'une fois, bien que je ne me souviens pas dans quel but ni dans quelles circonstances.

Elle publie des photos sur sa page Instagram.

BOHDAN- Avant même d'ouvrir les yeux, je sens que tout va bien, comme d'habitude. Les plaies me tirent, les coutures grattent. Et une ribambelle de douleurs dans tout le corps.

Il y a la douleur aiguë et lancinante comme le hurlement du vent, et celle semblable à des décharges électriques de différents voltages ; la douleur pareille à des tiges métalliques enfoncées dans la chair, et l'autre douleur quand elles se retirent ; il y a la douleur grasse et volumineuse, comme